

PREDICATION du CULTE du SYNODE REGIONAL du 22 novembre 2009

Le Synode régional de notre Eglise est en train de travailler sur la question de la diaconie. Contrairement à ce que l'on pense souvent, la « diaconie » n'est pas un secteur spécialisé dont nos Eglises doivent se doter, elle n'est pas une activité à part. Elle s'incarne toujours dans une histoire : l'histoire de quelqu'un, d'un événement, d'une situation. Tout croyant, tout humain un tant soit peu sensible, perméable à la détresse, rencontre... la diaconie.

LECTURE BIBLIQUE : EVANGILE DE MARC - Chap. 2, V. 1-12

PREDICATION

QUATRE HOMMES

La première chose qui me frappe dans cette histoire, ce n'est pas Jésus ni le paralysé ni même sa guérison : ce sont les « quatre hommes » qui portent le paralysé sur sa natte. Quatre hommes sans lesquels rien ne serait arrivé. Quatre hommes qui portent celui qui ne peut plus rien, celui que la maladie a crucifié dans son corps, cloué par terre et exclu de la société des bien-portants. Quatre hommes.... Ils portent un malade sans mot dire. Il n'y a peut-être rien à dire. Face à la grande souffrance, on agit, on réagit- un point c'est tout. Mais ces hommes en font plus, ils font tout pour amener le paralysé vers Jésus...

Qui sont-ils, ces brancardiers de Dieu : Des voisins ? Des disciples ? Des amis du malade ? Des gens de la foule ? Des parents ? des frères ? des hommes forts ? Le Samu de l'Evangile ?

On n'en sait rien. Le texte dit : « Ils amenèrent un homme paralysé porté par quatre hommes... » Anonymes, tel est leur nom.

Ces porteurs passent vite à la trappe – c'est le cas de le dire Ils font, puis se fondent dans la foule comme le sucre dans l'eau. – Ils ne cherchent pas à se faire valoir. A l'image des « serviteurs inutiles » de l'Evangile, ils ne font que leur devoir. Ils ne cherchent ni reconnaissance, ni réputation ni pouvoir.

D'ailleurs, tous les projecteurs sont braqués sur le paralysé et sur Jésus. Quant à la foule, elle regarde, s'émeut et s'émerveille. Et voilà nos quatre porteurs déjà oubliés, disparus dans les coulisses du quotidien...

Et pourtant, que seraient les accidentés, les cabossés de la vie, sans toutes ces paires de bras qui portent, accueillent, consolent, déplacent... ?

Et dans nos vies, qui sont les brancardiers ? Et dans nos Eglises, où sont-ils ?

EFFRACTION

La 2ème chose que je relève dans cette histoire, c'est qu'il y a eu effraction, intrusion : on a forcé le passage. Les quatre gars qui montent sur le toit ne sont visiblement pas encombrés par les convenances ou les formules de politesse : « nous vous prions de bien vouloir nous laisser passer.. »

Non ! Ils constatent que la foule est là, partout, compacte, à l'intérieur de la maison comme à l'extérieur,

devant la porte, tout autour, comme un deuxième mur, aussi épais que celui de la maison où se trouve Jésus. Les quatre hommes s'aperçoivent qu'ils ne peuvent pas passer. Et de toutes façons, qui leur céderait sa place ? Ici, pas d'accès réservé aux handicapés...

Et pourtant, rien ne les arrête : les voilà qui hissent le malade sur la terrasse, et ouvrent le toit pour le faire redescendre !

Imaginez un peu l'ambiance dans la pièce principale : Les gens sont là, en train d'écouter Jésus : ambiance attentive, peut-être même solennelle, et voilà que des gravats et de la poussière leur tombent sur la tête, dans le cou, dans les yeux ! Imaginez le bruit qui a pu régner dans cette maison à ce moment-là !

Décidément, cette irruption brutale, cette entrée en force est une manière bien peu élégante de s'adresser à Jésus.. Et pourtant, nous voici face à ce que j'appellerais volontiers une prière en actes. Ici, nous sommes loin des formules pieuses et polies. Loin des prières où l'on s'applique à trouver les mots justes. Loin des prières dites avec solennité et recueillement, loin des chants grégoriens...

Ces quatre hommes prient avec leurs bras et leurs jambes. Prier ce n'est pas seulement joindre les mains, c'est rejoindre les autres, disait quelqu'un. Prier, c'est se retrousser les manches.

La prière évangélique, au sens premier du mot, bouscule, renverse, agit - sinon elle n'est qu'une gymnastique de l'esprit, une succession de vœux pieux : Il suffit de faire la liste de tout ce que nous attendons de Dieu dans nos prières d'intercession :

qu'Il mette fin à toutes les guerres que nous avons déclenchées, qu'Il établisse la paix que tout le monde réclame et que personne ne prépare; qu'Il réconcilie les frères ennemis qui ne veulent surtout pas que ça change... et ainsi de suite !

Oui, reconnaissons-le : nos prières sont le plus souvent des demandes d'intervention de puissance. Or, l'histoire du paralysé nous montre une prière beaucoup plus « active », une foi presque offensive, une foi qui casse une certaine image de Dieu que nous invoquons : celle d'un Dieu réduit à exécuter nos ordres poliment formulés.

Qu'est-ce que la foi ?

La foi des quatre hommes, c'est de crever le toit. Grâce à ce trou, à ce toit défoncé, un grabataire a été remis debout, un mort vivant a été ressuscité.

Ainsi, il a fallu casser, démolir, percer, pour provoquer une rencontre décisive. Le passage de l'Évangile ne laisse pas indemne. C'est comme s'il fallait débroussailler, défaire, démonter voire... casser pour que la Vie puisse se frayer un passage...

Les quatre hommes ont dû être des casseurs avant de devenir des passeurs de frontières, des passeurs de l'Évangile.

Croire, c'est forcer le passage, c'est refuser de se soumettre à la fatalité du malheur.

A l'instar de ces brancardiers de Dieu, nous sommes nous aussi invités à oser lorsque l'horizon semble bouché, à forcer l'entrée au lieu de nous plaindre :

« il n'y a pas assez de place », « il n'y a pas assez d'argent », « il n'y pas assez de bénévoles », « on n'y arrivera jamais ! », « vous ne vous rendez pas compte ! »

La foi c'est de crever le toit. C'est aussi provoquer Jésus à l'impossible. Et Jésus va relever le défi. Lui aussi crève un toit, plus épais que celui de la maison. Il va faire irruption à l'intérieur de cet homme perclus, muré dans son infirmité, et lui dire une parole folle, inouïe : « Tes péchés te sont pardonnés ». Autrement dit : tu es délivré de ce qui t'enchaînait et t'empêchait de vivre.

Le propre de l'Evangile est de faire une brèche, une ouverture dans l'opacité de nos vies. C'est de crever le béton de nos esprits fermés, de nos peurs, de nos certitudes religieuses, le béton des préjugés qui excluent au lieu d'accueillir. Ainsi, à l'époque de Jésus, on croyait que les malades étaient responsables de leur maladie, et ils devaient vivre à l'écart, comme des mendiants....

Et aujourd'hui ? Les préjugés se déplacent mais ne disparaissent pas...

Interrogeons-nous : Quels sont les toits à percer dans nos vies ? Dans nos Eglises ? De quel béton sont-elles parfois recouvertes ? Y-a-t-il de la place pour les blessés de la vie ?

LA FOI ÇA SE VOIT.

La 3ème chose qui me frappe dans ce récit, c'est que la foi...ça se voit. Jésus ne dit rien aux brancardiers, mais il voit la foi de ces quatre hommes. Ça nous change du Petit Prince un peu trop souvent invoqué : « on ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux.. ».

Ici, tout est visible. Dans l'Evangile, la foi est même parfois criante, comme l'aveugle Bartimée par exemple, qui, assis par terre, hurle sa cécité à la face des passants.

La foi n'est pas une affaire privée, intime, qui ne regarde que soi - comme le disent souvent les protestants réformés- elle a une dimension publique. Dans notre histoire, la foi se voit, elle a une épaisseur : elle a un visage, des mains, des bras...

CROIRE POUR LES AUTRES

La 4ème chose qui me frappe dans notre histoire, c'est le poids de la foi des autres au bénéfice d'un seul. En l'occurrence : la foi des quatre brancardiers. C'est leur foi qui porte le malade jusqu'à Jésus. C'est la foi de ces porteurs d'un jour, bénévoles de passage. Le paralysé dépend de l'espérance de ces inconnus. Sa foi ne repose pas sur lui-même mais sur la foi d'un autre.

Au fait, n'est-ce pas la vocation du chrétien ? Il a pour mission de croire pour celui qui ne croit pas, ne croit plus, pour celui qui n'en peut plus.

Ainsi, l'Evangile est présent et agissant, non pas de manière quantitative, mais à travers la foi de quelques-uns. Oui, ce qui compte, ce n'est pas que tous soient chrétiens, c'est qu'il y en ait quelques-uns qui croient pour les autres.

Alors, lorsque nous vacillons, lorsque nous avons l'impression que la foi nous a quittés, que nous nous sentons désertés par Dieu, sachons que nous sommes, nous aussi, portés par d'autres. C'est cela, la

« fraternité ». C'est cela, être frères et sœurs en Christ. C'est cela la diaconie.

Enfin, cette histoire de brancardiers est aussi une parabole de l'Eglise. En effet, quelle est la vocation de l'Eglise ? C'est de se porter les uns les autres -et non de se supporter -Nos Eglises devraient être des lieux et des moments où, à tour de rôle, nous encourageons nos frères et sœurs et nous sommes encouragés par eux.

C'est en cela que l'Eglise est diaconale ou elle n'est pas. On pourrait la définir de la façon suivante :

L'Eglise, c'est la communion des vulnérables, où chacun est appelé, à tour de rôle, à servir, et à être servi. Tantôt porteurs, tantôt portés. Tantôt accueillants, tant accueillis.

Cependant, cette communion n'a de sens que si elle est un cercle ouvert, inachevé sur le monde. L'Eglise n'existe pas pour elle-même, mais pour les autres. Elle ne doit être ni dedans ni dehors mais sur le seuil. Elle doit se tenir à la porte.

Rappelez-vous : les brancardiers n'étaient pas avec Jésus, ils ont pu lui amener le paralysé parce qu'ils étaient dehors, comme lui. Et sans doute le sont-ils restés, après avoir fait descendre le malade par le toit. Je pense aujourd'hui à tous ceux qui franchissent le seuil de nos Eglises, en recherche de pain et de parole, blessés par la dureté de la vie, et qui attendent une résurrection au sein de leur existence. Je pense à ceux qui font la manche, à ceux qui font du bruit, à ceux qui ne payent pas de mine, à ceux qui nous dérangent, nous exaspèrent, à ceux que nous ne portons pas dans notre cœur. Je pense à tous ceux qui sont dehors, loin de toute vie communautaire de l'Eglise; à ceux qui ne veulent pas en faire partie.

De nos jours, il est de bon ton dans notre société de dénoncer l'assistance, vite qualifiée d' « assistanat ». Il faut viser l'autonomie, l'indépendance de la personne. Pouvoir se débrouiller par soi-même, ne pas dépendre de quelqu'un, fût-il paroissien ! Je crois que la foi peut offrir un autre regard sur la question. Ainsi, je vous invite à ne pas avoir peur de l'assistance. A l'origine, le mot "assis-tere" signifie tout simplement « se tenir auprès de quelqu'un »... à méditer !

Enfin, rappelons-nous que vouloir remettre debout, c'est bien, mais nous n'en sommes pas les auteurs. Dieu seul pardonne, relève, remet debout, ressuscite les vivants. Les brancardiers assistent, nous assistons, mais c'est Jésus qui relève. Ne soyons donc pas prétentieux lorsque nous faisons de beaux discours sur l'engagement de l'Eglise : La dignité retrouvée de notre prochain vient d'un Autre que nous.

Maintenant, reprenons la route avec cette parole du Christ :

« Lève-toi et marche ! ».

Une parole qui dit à chacun de nous (1) : « Deviens à ton tour un inconnu qui, sans trop savoir pourquoi, porte celui qui a besoin d'être porté, lutte pour celui qui est jeté à terre, jusqu'à ce qu'il se redresse. Car ce que tu as, tu l'as reçu d'un Autre, comme un don. Donne comme tu as reçu. Ouvre un passage comme un passage a été ouvert pour toi. Crois et espère pour un autre, comme un Autre a cru et espéré pour toi, à ta place, un jour où tu n'en avais plus la force. »

Titia Es-SBANTI

(1) parole entendue un jour à la radio